

« En 1968, des gendarmes ruraux qui travaillaient depuis l'âge de 14 ans ont fait face à une jeunesse dorée »

Mai 68 de l'autre côté des barricades: entretien avec le lieutenant-colonel, Thierry Forest

par **Gil Mihaely** - 20 avril 2018

326
PARTAGES



Paris, 6 mai 1968. Crédit photo D.R.

Le lieutenant-colonel Thierry Forest, auteur de la Gendarmerie mobile à l'épreuve de mai 68 (SHD, 2017) évoque le face-à-face des barricades. D'un côté, des étudiants insoucians qui n'avaient jamais connu la guerre. De l'autre, des vétérans de 40, de l'Indochine et de l'Algérie qui en avaient vu d'autres.

Causeur. À partir de fin mars 1968, les tensions montent à l'université de Nanterre. Pourtant, les autorités et les forces de l'ordre, préfecture comprise, ont été prises de court par le déclenchement de la révolte à la Sorbonne et au Quartier latin.

Thierry Forest. Exactement. Personne n'avait envisagé que le foyer allumé à Nanterre en mars-avril se propage à la Sorbonne – notamment après la décision de fermer la fac de Nanterre et l'affaire des conseils de discipline. La surprise a donc été double : d'abord que les événements se soient déclenchés au cœur de la capitale autour de la Sorbonne, ensuite qu'ils aient pris une telle ampleur.

Ainsi, le 3 mai 1968, quand l'agitation à la Sorbonne débute, le préfet de police de Paris n'a pas grand-chose sous la main pour maintenir l'ordre dans la capitale. Il dispose essentiellement des policiers et de la Garde républicaine, qui, comme aujourd'hui, a la charge des palais nationaux, mais aussi une mission de maintien de l'ordre qu'elle ne remplit plus depuis des décennies. Mises à part quelques unités, les CRS et la gendarmerie mobile se trouvent en province.

Comment les forces de l'ordre ont-elles géré les premiers incidents ?

Dès le début, il y a une grande prudence de la part des autorités, et ceci pour deux raisons. Tout d'abord, il y a la surprise, le manque d'organisation et d'effectifs. Il faut du temps pour comprendre ce qui se passe et faire venir des renforts. Ensuite, il y a une véritable volonté politique de calmer le jeu autant que possible. En conséquence, les forces de l'ordre agissent avec beaucoup de retenue.

Il faut savoir que l'évacuation de la Sorbonne, le 3 mai, n'allume pas encore la mèche. « Mai 68 » va vraiment commencer le lundi 6 mai avec la manifestation de soutien aux étudiants traduits devant le conseil de discipline de Nanterre et les dégradations autour de la Sorbonne et à Saint-Germain-des-Prés. Une semaine plus tard, le 13 mai, il est clair qu'on est face à un phénomène unique, un mouvement d'une certaine ampleur, d'autant plus qu'il s'est déjà propagé aux syndicats, à l'ORTF...

Or, cette politique de retenue pendant la semaine du 6 au 14 mai donne une grande confiance aux étudiants. Ils s'organisent et élèvent des barricades. C'est pendant ces mêmes jours que les médias entrent en jeu. Les grandes manifestations de la nuit du vendredi 10 mai, relayées par les radios, recueillent l'assentiment d'une bonne partie de l'opinion. Pour les forces de l'ordre, tout devient beaucoup plus difficile.

Face à cette montée en puissance de la violence, comment réagissent les forces de l'ordre ?

Elles vont inverser la tendance. Les renforts arrivent, et on dispose d'une bonne partie des CRS de France, ainsi que de nombreux gendarmes. Rien que pour la gendarmerie, environ 7 000 hommes sont présents à Paris au plus fort des événements, pour environ 20 000 membres des forces de police. L'armée aussi entre en jeu, même si elle n'intervient pas directement. Du reste, la crise arrive à son paroxysme pendant la dernière semaine de mai, quand l'interdiction de séjour de Cohn-Bendit, annoncée le 22 mai, relance le mouvement. Les affrontements reprennent et s'étendent à la rive droite, avec un début d'incendie à la Bourse et des dégâts dans les gares.

Avec la montée en puissance des effectifs, la stratégie change et le préfet – sans doute soutenu par ses supérieurs – donne la consigne de ne plus attendre. Rive droite, on tue le mouvement dans l'œuf pour concentrer le problème rive gauche, au Quartier latin. Là-bas, on procède à des arrestations préventives, on

charge et on démonte les barricades. C'est alors qu'intervient un élément inédit : les bulldozers du génie de l'armée de terre, réquisitionnés pour l'occasion. À la fin du mois, tout est terminé.

Pour les gendarmes, Mai 68 ne représente pas grand-chose par rapport à ce qu'ils ont connu en Algérie

Que sait-on des gendarmes qui ont fait face aux étudiants ?

Ce sont essentiellement des ruraux, des fils d'agriculteurs, de mineurs, d'ouvriers. Pour entrer en gendarmerie, il fallait le niveau du certificat d'études, ce qui, pour l'époque, n'était pas rien. Cependant, à la fin des années 1950 et au début des années 1960, guerre d'Algérie oblige, on a pris un peu plus de monde parce qu'il en fallait... Et puisque la moyenne d'âge du gendarme de 1968 est de 30-35 ans, beaucoup ont connu l'Algérie, soit comme appelés du contingent, soit comme gendarmes. Les plus anciens, notamment les gradés, avaient fait les campagnes d'Indochine, voire de la Seconde Guerre mondiale. Finalement, les gendarmes de l'époque – à la grande différence d'aujourd'hui – ont souvent eu une première vie professionnelle avant le service. Après leur certificat d'études, beaucoup avaient travaillé comme apprentis artisans, paysans ou ouvriers.

Comme l'a observé Pasolini, il y a donc un fossé sociologique entre les étudiants et les gendarmes ?

Oui. Parallèlement au choc physique, il y a un véritable choc sociologique. Ces provinciaux, ruraux, peu instruits, qui travaillaient depuis l'âge de 14 ou 15 ans ont fait face à une jeunesse dorée qui n'avait pas connu la guerre. Pour eux, ce sont des gens favorisés, à qui on paye des études et qui pratiquent le vandalisme, ce que les ouvriers faisaient rarement à l'époque. Il y a donc une incompréhension totale. En même temps, contrairement à ce qu'il en est pour les étudiants, Mai 68 ne représente pas grand-chose... Par rapport à ce qu'ils ont vécu en Algérie, ce n'était pas très grave. Une fois Paris pacifié, ils sont passés à autre chose.

Avec la surprise, le manque de moyens et d'entraînement et une incompréhension profonde entre les deux camps, comment expliquez-vous le fait que si peu de sang ait été versé ?

Parce qu'il s'agissait de troupes aguerries : des gens qui ont eu la vie dure et qui en ont vu d'autres ! Ils ont compris qu'ils n'affrontaient pas le FLN, mais de jeunes Français. Malgré la violence, les pavés et les barricades, c'était à mille lieues de la guerre qu'ils avaient presque tous connue.

Le spectre des morts du métro Charonne en 1961 hantait-il les autorités ?

Dans les plus hautes sphères. Le préfet de police de Paris, Grimaud, a tout dans les mains, et par opposition à Papon, il ne veut pas que cela se termine avec des cadavres. Il a compris qu'entre 1961 et 1968 on avait changé d'adversaire. Et en cela il peut compter sur les forces de l'ordre de l'époque, car les cocktails Molotov et les pavés de 1968, c'était peu comparé aux bombes du FLN, puis de l'OAS. En 1968, l'adversaire ne cherchait pas à vous tuer. Tout le monde, du préfet au gendarme sur le terrain, l'avait bien compris.

Même face à la violence des slogans et graffitis du type « CRS SS » ?

En Algérie, ils étaient déjà traités d'assassins et de traîtres rouges (allusion à la couleur du galon de leur képi), voire d'émules de la Gestapo par les gens de l'OAS et certains pieds-noirs... Ça n'a pas eu d'influence sur leur comportement.



La gendarmerie mobile a l'épreuve de mai 1968.

Price: ---



(0 customer reviews)

0 used & new available from



Article réservé aux abonnés

Retrouvez cet article dans le Magazine Causeur N°56 de Avril 2018

> LIRE LE MAGAZINE

326 PARTAGES



Gil Mihaely

est historien et directeur de la publication de Causeur.

Né en Israël en 1965, Gil Mihaely a fait des études d'histoire et de Philosophie à l'Université de Tel-Aviv. Docteur de l'EHESS où il a soutenu en 2004 une thèse d'histoire, il vit en France depuis 1999. En 2007 il a créé, avec Élisabeth Lévy ...

Lire la suite

CONTENUS SPONSORISES



Le Terrible Kilomètres : Slip Blanc Imprimé

LE SLIP FRANCAIS

Transferez de l'argent en quelques minutes partout

Western Union

Paris: le drive est désormais ouvert au piétons ! (retrait en

Carrefour

Plus de 3000€ d'impôts ? Cette loi que vous devez

La-loi-Pinel.com

A LIRE SUR CAUSEUR.FR



Sexe: heureusement que la taille ne compte pas...

Jean-Paul Lilienfeld



"Mai 68 a subi une défaite cuisante!"

Daoud Bougezala



Niquez vos (prétendues) races !

Catherine Rouvier



Procès Georges Tron: la justice foulée aux pieds

Florence Rault

AILLEURS SUR LE WEB

MASERATI 3200 GT à 39.900 € ; retrouvez cette annonce sur La Centrale !

MASERATI 3200 GT à 39.90...

2 mois offerts sur votre nouveau contrat auto tous risques jusqu'au 4 mars 2018.

Nouveaux contrats auto

Fabriqué avec amour à Saint-André-Lez-Lille (59)- 95% coton - 5% élasthanne - Lavable e...

Le Terrible Emeraude :...

Michelin Starcross MH3 | 36,90 €

Ravi de vous revoir!

Publicité

RÉAGISSEZ À CET ARTICLE

Une tenue correcte est exigée. Soyez courtois et évitez le hors sujet.

Votre adresse e-mail ne sera jamais publiée ou partagée. Dans le cas contraire, [cliquez-ci et renseignez un nouveau pseudo.](#)

[Notre charte de modération](#)

